



HAL
open science

Une sultane indienne à Paris : Alina d'Eldir, magnétiseuse

Andrea Ceci

► **To cite this version:**

Andrea Ceci. Une sultane indienne à Paris : Alina d'Eldir, magnétiseuse. La Révolution française - Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française, 2023, 10.4000/lrf.7315 . hal-04091661

HAL Id: hal-04091661

<https://hal.science/hal-04091661>

Submitted on 8 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Une sultane indienne à Paris : Alina d'Eldir, magnétiseuse

Andrea Ceci



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lrf/7315>

DOI : [10.4000/lrf.7315](https://doi.org/10.4000/lrf.7315)

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Andrea Ceci, « Une sultane indienne à Paris : Alina d'Eldir, magnétiseuse », *La Révolution française* [En ligne], 24 | 2023, mis en ligne le 03 avril 2023, consulté le 05 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/7315> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.7315>

Ce document a été généré automatiquement le 5 avril 2023.

Tous droits réservés

Une sultane indienne à Paris : Alina d'Eldir, magnétiseuse

Andrea Ceci

- 1 En 1798, de manière assez discrète, sort dans les librairies parisiennes le roman *La belle indienne, ou les aventures de la petite fille du Grand Mogol*¹. L'histoire tourne autour d'une charmante et mystérieuse jeune fille indienne, qui, ayant fui son pays d'origine pour se rendre en Angleterre, est confiée aux bons soins de l'honnête, mais commère, madame Leland. La grande beauté de la fille attire involontairement les attentions d'un aristocrate dissolu qui veut qu'elle lui appartienne et qui essaie de la forcer à lui raconter son passé tourmenté qu'elle veut absolument garder secret. Dans un tourbillon d'intrigues amoureuses, de discours moralisateurs et de coups de théâtre, la jeune indienne – dont le lecteur découvrira que le nom est Zoriada – parvient à faire détourner le gentilhomme de ses intentions et retrouve le bonheur dans les bras du fils du capitaine Mims, l'homme qui l'a sauvée après le massacre de sa famille sur ordre d'un parent jaloux.
- 2 L'autrice du roman, la baronne Cornélie Pétronille Bénédicte Wouters de Vasse (1737-1802), était bien connue dans le panorama littéraire parisien. Avant la Révolution, ses contes de fiction rencontrent un certain succès, en faisant l'objet de rééditions, comme d'ailleurs ses traductions de textes d'auteurs anglais, très appréciées par le *Mercur de France*². Après une pause de cinq années, elle recommence à publier, en présentant son ouvrage sous la forme d'une traduction de l'anglais³. La décision de la baronne de figurer comme traductrice n'est pas surprenante. Comme l'a expliqué Beatrijs Vanacker, les écrivaines ont souvent utilisé des stratégies de transfert, telles que la traduction ou la pseudo-traduction, afin d'établir leurs droits d'auteur et, en même temps, négocier leur rôle dans le monde littéraire⁴. Dans ce cas, toutefois, la baronne avait une motivation supplémentaire pour ne pas se désigner comme l'autrice et déplacer le décor du roman dans la campagne anglaise. Sous les traits de Zoriada, il était possible de reconnaître, pour les gens du beau monde parisien, une femme qui pouvait leur être familière : Alina d'Eldir.

- 3 Comme la protagoniste du roman de Cornélie de Vasse, elle vient d'Inde et prétend être la descendante d'une famille noble, enlevée de son pays d'origine et élevée en France par des personnages proches de la Cour de Louis XVI. En exploitant ses origines, la sultane indienne, comme elle aimait à se faire nommer, parvient à s'affirmer comme guérisseuse dans le milieu magnétiste parisien du début du XIX^e siècle, bien qu'elle ne fasse pas partie des personnages de référence du mouvement. Après avoir tenté de démêler le vrai du faux dans les récits biographiques qui circulent sur Alina d'Eldir, nous tâcherons, en premier lieu, d'enquêter sur la construction de son personnage, indispensable pour s'accréditer auprès des milieux haut placés qu'elle côtoie, et sur les réseaux de connaissances qui l'ont portée à fonder le Cercle de la noble Porte de l'Élysée d'Eldir – puis Ordre moral asiatique universel –, un ordre chevaleresque dont la mission était de faire du bien moral un culte universel. Une première partie de la documentation utilisée dans cette étude provient de la Bibliothèque nationale de France et permet d'examiner la correspondance privée d'Eldir des années 1820 à sa mort en 1851⁵. La deuxième source employée est la correspondance conservée à la Firestone Library de la Princeton University entre Charles Mercier, le mari de la magnétiseuse, et Guillaume-Thérèse Villenave (1762-1846), membre de l'Ordre moral asiatique universel, qui a aidé d'Eldir dans la rédaction du livre *La Vérité du magnétisme prouvée par des faits*⁶. C'est grâce à cet ensemble de documents que l'on peut prendre connaissance des relations établies entre d'Eldir et les membres de son cercle, aussi bien que des espoirs de régénération morale qu'ils partageaient. Il s'agit ainsi, non seulement de saisir les dynamiques qui ont convaincu des hommes cultivés de rendre tant d'hommages à une dame marquée par un passé sulfureux, mais aussi de comprendre le but d'une institution avec un nom si chargé.
- 4 En deuxième lieu, nous procéderons à l'analyse de la production imprimée de la sultane, puisque ses œuvres et ses discours ont été le noyau autour duquel se sont réunis les membres de l'Ordre moral asiatique universel. Il s'agit d'une production très variée – textes poétiques, comptes-rendus de guérisons magnétiques et brèves dissertations de morale ou de politique – qui conserve toutefois une certaine cohérence de fond, en mélangeant principes déduits de la pratique du magnétisme animal avec les enseignements de la doctrine chrétienne. Ces textes revêtent une importance particulière puisqu'ils font partie des rares ouvrages – sinon les seuls – concernant le magnétisme animal écrits par une femme qui a exercé, au lieu de jouer un rôle passif, la pratique magnétique.
- 5 En conclusion, à l'aide de comptes-rendus des traitements effectués par la magnétiseuse, conservés dans le fonds américain et publiés dans *La Vérité du magnétisme*, nous nous pencherons sur la clientèle de madame d'Eldir et sur les pratiques qu'elle utilisait. Bien que l'historiographie récente ait souligné la contribution et l'importance du rôle des femmes à l'intérieur du mouvement magnétique, qui crée une influence réciproque, « induisant une circulation de savoirs, d'idéaux, de visions et de sentiments entre hommes et femmes », en permettant aux femmes somnambules de prendre la parole et d'être « reconnues dans leurs personnes, leurs fonctions et leurs connaissances », la position prédominante dans le couple a été toujours confiée à l'homme⁷. Dans ce cas, la situation est bouleversée. En effet, la séance magnétique est gérée et conduite par d'Eldir, qui revêt le rôle de magnétiseuse dans le processus thérapeutique et exerce fréquemment son pouvoir sur des patients de sexe masculin. Les témoignages de ces séances nous permettent d'apercevoir les influences

que le sexe de la guérisseuse exerce sur la relation entre magnétiseur et magnétisé, aussi bien que les moyens au travers desquels un élément érotique peut se manifester dans le rapport thérapeutique.

Une biographie romanesque

- 6 Alina Louise Soldane d'Eldir (vers 1762-1851) est de nos jours encore peu connue, bien qu'on relève pourtant plusieurs fois son nom dans des notices de la fin du XIX^e siècle, en langue française ainsi qu'en langue anglaise⁸. On dit qu'elle est née en Inde, dans la région de Delhi, on peut constater un consensus général sur le fait qu'elle est dotée d'une grande beauté. Mais avant 1828, les informations sur sa vie restent assez floues. Pour reconstruire les années de sa jeunesse, la plupart des notices qui lui sont consacrées s'appuient sur des sources de deuxième main, des ouï-dire, voire de véritables mensonges. Pour percer le flou autour de son passé, nous disposons seulement de trois témoignages directs. Le premier nous est fourni par la sultane elle-même ; il s'agit d'un *Précis historique de l'existence de Madame d'Eldir* qu'elle présente aux autorités à l'appui de ses requêtes pour retrouver sa famille⁹. La deuxième source nous permettant de tirer des renseignements est une poésie écrite par son ami Eugène-Adolphe Paeschiers de Bisson, sous-préfet de Rambouillet¹⁰. Enfin, la troisième source est un manuscrit de 84 pages, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, intitulé *Notice historique sur la Princesse Louise Soldane Aldine Deldir, Sultane Indienne et sur la création de l'Ordre Impérial Asiatique*¹¹.
- 7 Ce dernier texte nous pose toutefois un problème de fiabilité. Le manuscrit est envoyé par Antonio de Melano au capitaine d'artillerie bruxellois Auguste de Reume, passionné de littérature, afin de le soumettre à un éditeur. L'auteur affirme avoir été un intime d'Eldir pendant ses derniers jours et écrit le texte pour vanter ses mérites. Cela étant, la publication ne voit jamais le jour à cause du scandale qui éclabousse Melano en 1858, lié à un procès pour escroquerie et vente de décorations étrangères fictives¹². Melano n'est pas l'accusé, mais le tribunal de la Seine l'identifie comme complice de Charles-François Vesin, prétendu comte de Romanini, ancien sergent-major dans l'armée piémontaise et marchand de titres. Les investigations établissent que Melano a fondé à Londres, où il affirme résider et se fait passer pour comte, quatre sociétés savantes – l'Institut des Arts-Unis, l'Institut historique des Expositions nationales et universelles, l'Institut héraldique et archéologique et l'Académie Britannique – qui se trouvent constamment en rapport avec tous les individus poursuivis pour vente de décorations étrangères. D'ailleurs, Melano « était grand-croix, commandeur ou membre d'une multitude d'ordres et faisait partie d'environ cinquante sociétés savantes. Il s'était attribué le titre de consul général du Nicaragua et avait même fini par obtenir comme tel l'*exequatur* à Londres »¹³. Malheureusement pour lui, l'appartenance à l'ordre institué par Alina d'Eldir est mentionnée dans les articles de la presse, où elle est définie comme « une intrigante » ; par conséquent la publication de sa biographie devient inopportune et Reume décide de renoncer au projet.
- 8 Même si elle a vu le jour dans des circonstances suspectes, la *Notice historique* s'accorde, du moins en grande partie, avec les deux autres textes et nous la retiendrons donc dans nos analyses. D'après ces sources, Alina est née dans un palais aux bords du Gange, mais elle ne se rappelle ni du titre de son père, ni de son nom complet, ni du nom exact de la localité où elle a habité. Sa mémoire d'enfant a retenu seulement le souvenir d'un frère

et d'une sœur, avec lesquels elle jouait, et le visage de sa mère. Elle se souvient pourtant que, fort jeune, sa main a été promise à un prince un peu plus âgé qu'elle. « L'on commença une cérémonie dans laquelle on m'annonça que j'étais destinée à être l'épouse du Prince que je voyais. [...] Je fus confiée à la famille et à la mère de l'époux qui m'était destiné, [...] mais dès ce moment j'eus beaucoup moins de liberté »¹⁴. Constamment surveillée, la petite fille profite d'une distraction de son gardien pour aller regarder les bateaux sur le fleuve sur une terrasse du palais. « La Princesse se pencha en avant pour mieux voir et entendre, mais aussitôt elle se sentit entraînée dans l'espace [et] perdit connaissance. [...] Lorsqu'elle reprit ses sens, elle se trouva dans les bras d'une femme que deux hommes accompagnaient »¹⁵. Les ravisseurs la dépouillent de l'or et des bijoux, puis ils lui font entreprendre un long et pénible voyage en direction de Chandernagor. Heureusement, dans cette ville, une esclave reconnaît la jeune fille et ses ravisseurs, épouvantés, la remettent en toute hâte à une dame française, nommée Cormillier, qui, sans avoir la moindre idée de son identité, la confie à son tour au capitaine de navire Bougaud de la Foresterie pour la conduire en France.

- 9 Les motivations éventuelles de cet enlèvement restent encore inconnues. D'après la *Notice historique*, Alina devait hériter du trône de son oncle et « un parent ambitieux, lui aussi né près du trône, mais à un degré plus éloigné, avait cru voir, avant cette naissance inespérée, la couronne impériale passer sur sa tête »¹⁶. Ce prétendant au trône ne se serait occupé dès lors que des moyens pour se débarrasser de l'enfant, en la faisant enlever et conduire à l'étranger. L'examen de cette reconstitution révèle des incohérences. Tout d'abord, la rencontre avec l'esclave à Chandernagor, à environ 1 400 kilomètres de Delhi, où Alina prétendait se trouver le palais de son père, est hautement improbable ; pourquoi une esclave se retrouve-t-elle seule si loin de la maison de son maître ? D'autre part, si d'Eldir ne se souvenait pas du titre complet de son père, il était quasi impossible qu'elle se souvînt des intrigues de la Cour. Par conséquent, ces éléments nous suggèrent que le récit sur l'enlèvement de la femme est entaché de fausses informations et de détails suspects.
- 10 De toute manière, Alina affirme avoir débarqué à Lorient, pour être ensuite conduite à Paris, où elle a été baptisée sans son consentement. Elle ne mentionne pas la date exacte de son arrivée en France, mais soutient avoir vécu les derniers fastes de Paris pré-révolutionnaire, en côtoyant les milieux aristocratiques près de la Cour de Louis XVI.

Les premières années de son séjour en France se passèrent ainsi dans les plaisirs. [...] La Princesse avait été accueillie avec bonté par la reine Marie-Antoinette et la Duchesse de Lamballe. [...] [La duchesse de Penthièvre] se l'attacha de la manière la plus étroite, en fait son amie, la compagne de tous ses plaisirs, la confidente de ses peines et, après une préparation de plusieurs années, la fit renoncer à l'Islamisme et embrasser la religion catholique romaine. On ajouta à ses prénoms ceux de : Louise de Soldane. Elle fut ensuite placée, pour les soins de la Duchesse, au convent du calvaire au Marais, pour continuer et y achever son éducation française¹⁷.

- 11 Les infortunes de la jeune indienne n'étaient cependant pas terminées. Sa beauté exotique attire sur elle le regard d'un noble qui essaie de forcer l'entrée du couvent de Notre-Dame du Calvaire, où elle réside¹⁸. Selon ses biographes, la mère prieure sollicite, en conséquence, et obtient contre elle une lettre de cachet, et la fait enfermer dans une prison d'État – dont le nom n'est jamais mentionné – sous prétexte de la soustraire à un enlèvement criminel.

- 12 Elle est enfermée depuis dix-huit mois quand la Révolution éclate. À cause de ses rapports avec la Cour, elle est de nouveau emprisonnée, mais reste chanceuse : au lieu de lui couper la tête, ses gardiens lui coupent seulement ses cheveux d'ébène, ornement principal de sa beauté. La chute de Robespierre vient enfin mettre un terme aux angoisses de l'infortunée jeune fille.

Elle revit la liberté [...], mais qui trouva-t-elle de tous les grands au milieu desquels elle avait vécu ? Qu'étaient devenus ces princes aimables qui lui [tendaient] la main avec admiration ? Ces femmes si bonnes, si gracieuses, reines et princesses, qui l'embrassaient et la nommaient leur fille ou leur sœur ? Où était cette foule d'amis, de protecteurs, qui lui faisaient oublier son pays et aimer la France ? Où ils étaient ? Interrogez l'échafaud, il vous dira les derniers soupirs des plus illustres : il les avait dévorés ; les autres avaient fui épouvantés et mangèrent hors de leur patrie le pain amer de l'exil¹⁹.

- 13 Seule en terre étrangère, la jeune fille s'adresse à Joséphine de Beauharnais qu'elle a connue pendant son séjour au couvent de Notre-Dame du Calvaire²⁰. Alina soutient aussi que Napoléon Bonaparte, encore général, aurait médité le projet de la rendre à sa famille dans l'Hindoustan, si le succès de son expédition d'Égypte lui avait permis d'ouvrir la voie des Indes. Cependant, elle refuse de partir, pour des raisons qui nous sont inconnues, même si ses amis soutiennent que la cause réside dans son changement de religion. Le 18 brumaire de l'an X (9 novembre 1801), elle se marie avec Antoine Charles Mercier, un capitaine, disait-on, de l'armée napoléonienne²¹. L'union avec un homme d'extraction si modeste par rapport à celle de la sultane a lieu « parce qu'il venait d'une famille honorable, qu'il était un militaire et qu'il avait reçu trois blessures, et tout soldat pouvait devenir empereur »²².

- 14 Comme on peut constater, les reconstructions de la jeunesse d'Eldir se caractérisent par des événements incertains et invraisemblables. Elles ne reposent que sur ces histoires, où elle fait son apparition auprès de personnages importants, mais toujours suffisamment à l'écart pour éviter d'être démentie. Était-elle vraiment une princesse poursuivie par le mauvais sort ? Ou s'agissait-il d'une orpheline particulièrement rusée qui avait cherché à se reconstruire une identité en profitant de la tempête révolutionnaire ? Nous n'avons pas de réponses certaines à ces questions. Il faut toutefois admettre que si son histoire a été inventée, elle l'a très bien conçue, et personne de son vivant n'a réussi à la démontrer. D'ailleurs, en 1846, la sultane se donne la peine de publier les documents qu'elle a fournis au gouvernement français à la suite de la suppression de sa pension civile, qui lui a été accordée en tant « qu'indienne venue en France et élevée par Madame Elisabeth »²³.

- 15 D'après ce plaidoyer, intitulé *Titres constatant la naissance dans l'Inde de la Sultane Alina d'Eldir*, après l'exil de Napoléon, la femme a écrit au roi Louis XVIII, ainsi qu'au comte d'Artois, son frère, pour se faire reconnaître et les supplier de prendre intérêt à son sort, en retrouvant sa famille en Inde²⁴. Elle obtient d'Armand Emmanuel de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu, et président du Conseil des ministres du Roi, qu'il écrive à l'intendant de Chandernagor en septembre 1817.

J'ai l'honneur de vous transmettre une note qui m'a été adressée par madame d'Eldir, domiciliée à Paris. Cette dame annonce qu'elle est née à Delhi, dans un rang distingué ; que, dès son enfance, elle fut enlevée à sa famille et ensuite embarquée à Chandernagor, pour être conduite en France où elle réside depuis. Diverses considérations lui font vivement désirer d'acquérir quelques notions positives sur la famille à laquelle elle peut appartenir²⁵.

- 16 Quinze mois plus tard, les espoirs d'Eldir semblent se réaliser lorsque César Famin, agent des affaires étrangères, annonce l'arrivée dans le port de Marseille du cheik indien Goolam Mouhi-Oud-Dîn²⁶. Famin informe l'Indien de la malheureuse situation de son amie et, incroyablement, Mouhi-Oud-Dîn est déjà au courant de ses vicissitudes. Comme il l'avoue dans une lettre adressée à Louis XVIII :
- Au moment de mon départ de l'Indoustan, l'un de plus illustres seigneurs de cette contrée m'adressa une lettre de la teneur suivante : "J'ai appris que vous vous rendiez à Londres. Si vous veniez à passer par Paris, sachez que notre fille y fut conduite, il y a déjà bien des années. Sans avoir rien de positif à son sujet, nous aimons à présumer qu'elle s'y trouve encore. Veuillez donc bien prendre des informations sur elle ; tâchez de découvrir si elle est heureuse ou malheureuse et surtout ramenez-nous-la, s'il est possible, à votre retour d'Angleterre"²⁷.
- 17 Obligé de faire route vers la capitale afin d'obtenir une lettre de créance qui l'accrédite en tant que représentant diplomatique auprès de la Compagnie des Indes orientales à Londres, Mouhi-Oud-Dîn confie à Famin la tâche d'organiser la rencontre nécessaire pour vérifier l'identité de la femme et, dans le cas où elle serait vraiment la personne dont on parle dans la lettre, de la réclamer à la Cour de France.
- 18 Le 19 décembre 1818, le cheik arrive à Paris et rencontre d'Eldir, qui lui manifeste le désir de retourner dans son pays²⁸. Mais l'Indien lui fait observer qu'en retournant en Inde, ses parents exigeraient qu'elle embrassât la religion islamique. Au refus d'Alina, le cheik lui suggère qu'il est alors plus sage de rester en France. Elle affirme avoir vu le visage de l'émissaire « musulman changer de physionomie ; je jugeai à son regard que mon sort était décidé. Un autre musulman fanatique m'a dit depuis que s'il avait eu une sœur dans la même position que la mienne, il l'aurait poignardée »²⁹. Sans aucun doute, le refus a irrité Goolam-Mouhi-Oud-Dîn, qui ne veut plus s'occuper d'elle et ne lui confie pas le nom de la famille qui l'a chargé de la retrouver, même s'il continue à lui écrire en prêchant la résignation.
- 19 Malgré cet échec, deux années après, en 1821, les espoirs d'Eldir se ravivent à la suite de l'annonce « qu'un prince indien venait d'arriver en Angleterre, avec une suite nombreuse et brillante, dans laquelle étaient trois femmes »³⁰. Elle apprend cependant que les Anglais l'ont contraint de rembarquer sur-le-champ pour l'Inde, avant qu'elle ait pu le contacter. Elle écrit alors à Sir Charles Stuart, l'ambassadeur anglais à Paris, en tant que sujet anglais, afin d'obtenir des renseignements sur ses nobles origines³¹. Par conséquent, Stuart demande au gouverneur de Bombay d'enquêter sur l'affaire à la Compagnie des Indes orientales, mais, trois années plus tard, dans une lettre datée 24 juin 1824, Alina est informée que les enquêtes n'ont pas fourni de résultats³².

L'Ordre moral asiatique universel

- 20 Après la Restauration, les amis de la sultane ont révélé qu'elle « manqua, non seulement des choses ordinaires d'une vie princière, mais de ce qui constitue l'aisance la plus vulgaire. Elle eût faim »³³. Cette affirmation contraste avec les lieux choisis par d'Eldir et son mari comme résidences – rue de la Paix, rue du faubourg Saint-Honoré, rue Neuve-du-Luxembourg et, ensuite, rue de Ponthieu – caractérisés par une forte spéculation immobilière³⁴. Pendant ces années, toutefois, ses résidences deviennent des points de repère pour les démunis qui nécessitent des cures magnétiques gratuites, même si on ignore quand exactement elle a commencé à magnétiser. En 1814, Amand

Marc Jacques de Chastenet, marquis de Puységur (1751-1825), découvreur du somnambulisme artificiel, l'estime déjà comme une magnétiseuse bien connue à Paris³⁵.

- 21 En raison précisément de sa puissance magnétique, il l'introduit dans la petite société qui fréquente le salon de Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon (1750-1822), après son retour d'exil en Espagne.

Comme elle [Mme de Chastenet] désirerait beaucoup de consulter pour une dame de ses amies souffrante depuis longtemps, et qu'elle sait que madame Deldir n'aime pas à mettre en crise ses malades, elle désirerait extrêmement qu'elle pût lui amener une de ses somnambules qu'elle penserait être la plus clairvoyante, pour pouvoir la consulter. La princesse [de Condé, c'est-à-dire la duchesse de Bourbon] désire beaucoup que tout cet arrangement puisse avoir lieu³⁶.

- 22 Engagée dans la franc-maçonnerie – Bathilde d'Orléans deviendra grande maîtresse de toutes les Loges d'Adoption de France en 1775 – la duchesse de Bourbon est une personnalité éclectique et fascinante³⁷. Avant la Révolution, son salon est le cénacle mystique le plus important de Paris, où se rencontrent les adeptes du magnétisme animal, de l'illuminisme et du prophétisme³⁸. La duchesse elle-même devient magnétiseuse sous la houlette des frères Puységur. Son influence sur d'Eldir sera remarquable, en lui fournissant un modèle duquel s'inspirer pour bâtir son aura charismatique. D'ailleurs, les rapports avec une telle personnalité ont aidé la sultane à consolider sa crédibilité professionnelle et elle en était très fière.

Quelques relations avec Madame la duchesse de Bourbon m'ont engagée à la magnétiser pendant huit jours, pour une extinction de voix, dont son Altesse était incommodée depuis plusieurs années, et que j'ai guéri parfaitement. Les lettres suivantes m'ont été écrites à cet égard³⁹ : "M.me la duchesse de B[ourbon] remercie infiniment M.me Mercier (d'Eldir) de l'attention qu'elle a eu de lui envoyer de l'eau et des bouquets magnétisés ; elle lui renvoie sa bouteille, son fichu, et une petite pièce d'estomac pour la magnétiser. Sa voix se trouvant mieux, elle désire continuer si cela n'importune pas M.me Mercier"⁴⁰.

- 23 Ces fréquentations se révèlent encore importantes quelques années après, quand Alina d'Eldir rencontre le marquis Agricola-Joseph Fortia d'Urban (1756-1843), mathématicien ami de d'Alembert et passionné d'antiquités. On disait qu'il l'avait rencontrée le long des rives de la Seine, en train de penser tout haut, et, frappé par ses raisonnements, avait ressenti le besoin de mieux la connaître. Il estime tellement ses méditations qu'il choisit de subventionner leurs impressions. Grâce à Fortia d'Urban, qui l'introduit à ses amis en la présentant comme une profonde penseuse, un certain nombre d'hommes cultivés commencent à se réunir autour d'Eldir, en donnant vie, en 1832, au Cercle de la noble Porte de l'Élysée d'Eldir, puis Ordre moral asiatique universel dès 1835. Dans son *Dictionnaire historique des ordres de chevalerie*, Gourdon de Genouillac a consacré quelques lignes à l'ordre « créé par la sultane moghole Alina d'Eldir, durant son séjour en France, [...] destiné à récompenser les personnes qui s'étaient distinguées par leurs bonnes actions, leur mérite et leurs vertus, quelle que fut leur nationalité »⁴¹. Les membres étaient subdivisés en cinq classes : chevaliers honoraires, chevaliers, officiers, commandeurs et grands-croix ; ils étaient investis du titre par la Sultane et son mari, le Grand Chancelier, à l'aide d'une épée qu'on disait avoir appartenu à Louis XIV dans son enfance⁴². Le registre complet des adhérents ne nous est pas parvenu, mais, d'après les archives, on peut en identifier plusieurs. Parmi eux, il faut citer l'homme de lettres Charles Pougens (1755-1833) et son élève Théodore Lorin ; Antoine Galland (1763-1851), membre de la Commission des sciences et arts d'Égypte ; le magistrat Louis d'Esparbès de Lussan (1800-1864) ; Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte de Las Cases

(1766-1842) ; le médecin François Joseph Victor Broussais (1772-1838) ; Charles-Louis Mollevaut (1778-1844), de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Paeschiers de Bisson, déjà cité, professeur de rhétorique ; le diplomate Édouard Alletz (1798-1850) ; le journaliste bibliophile Mathieu-Guillaume-Thérèse Villenave et Jean-Baptiste-Modeste Gence (1755-1840), traducteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

- 24 Le nom Cercle de la noble Porte de l'Élysée d'Eldir, choisi par Fortia d'Urban pour indiquer ces assemblées, joue sur un double sens : d'un côté, le logement de la sultane est proche du Palais de l'Élysée, de l'autre, il indique une continuité avec les réunions que la duchesse de Bourbon tenait dans l'une de ses résidences, l'Élysée justement, avant la Révolution. Dans une brochure publiée en 1839, en donnant les principes de l'institution, Gence a remarqué le lien avec l'illuminisme en signant comme « Ancien Rose-Croix et Doyen d'âge des commandeurs de l'Ordre »⁴³.

Quelle Institution que l'Ordre asiatique
Fondant du bien moral le culte universel,
Et de la Charité, par la morale antique,
Étendant des vertus le pouvoir immortel !
Recueillir les bienfaits, et répandre l'exemple
Des humaines vertus qu'avec fruit l'on contemple,
Tracent la fonction du Chevalier moral,
Qui, propageant le bien, fait vaincre au loin le mal. [...]
C'est, grâce à Dieu, par l'Œil, l'Étoile qui nous guide,
Et le Soleil, qu'Eldir et pourvoit et préside
Au bien, dont une active et noble Charité
De l'Ordre universel fait une vérité.
Son culte embrassant tout, est vraiment catholique.
Combien il ennoblit le rite maçonnique !
L'Étoile d'Orient, jointe à la Rose-Croix,
Mène au Temple qu'Eldir élève au Roi des Rois⁴⁴.

- 25 De cette poésie, le comte de Marsy a déduit que l'Ordre « réunissait sous le même drapeau les idées religieuses et les principes maçonniques »⁴⁵. Cette hypothèse est supportée par un brouillon anonyme, écrit probablement dans les années 1820, dans lequel on peut reconnaître la graphie maladroite et enfantine de la sultane. Le texte trouve sa raison d'être dans la situation européenne après l'exil de Napoléon.

La soi-disante Sainte Alliance fondée par l'Empereur de toutes les Russies et réunifiant tous les souverains et gouvernements du monde civilisé, excepté la Grande-Bretagne et les États-Unis de l'Amérique, ne paraît avoir aucun autre but raisonnable qu'une conjuration secrète des Princes contre les peuples, l'oppression de leurs droits incontestables et le rétablissement du despotisme et de l'obscurantisme⁴⁶.

- 26 Les agents de la conspiration travaillent dans l'Europe entière : en France, la baronne Julianne de Krüdener répand l'ancienne doctrine, tandis qu'en Allemagne, l'offensive est menée par August von Kotzebue dans la revue *Der Freimütige*⁴⁷. L'auteur juge qu'il est temps de fonder une société universelle, afin de défendre les droits les plus sacrés des individus, en réunissant « les hommes animés d'idées libérales [qui] forment déjà par homogénéité et sympathie une alliance dans tout l'univers »⁴⁸.

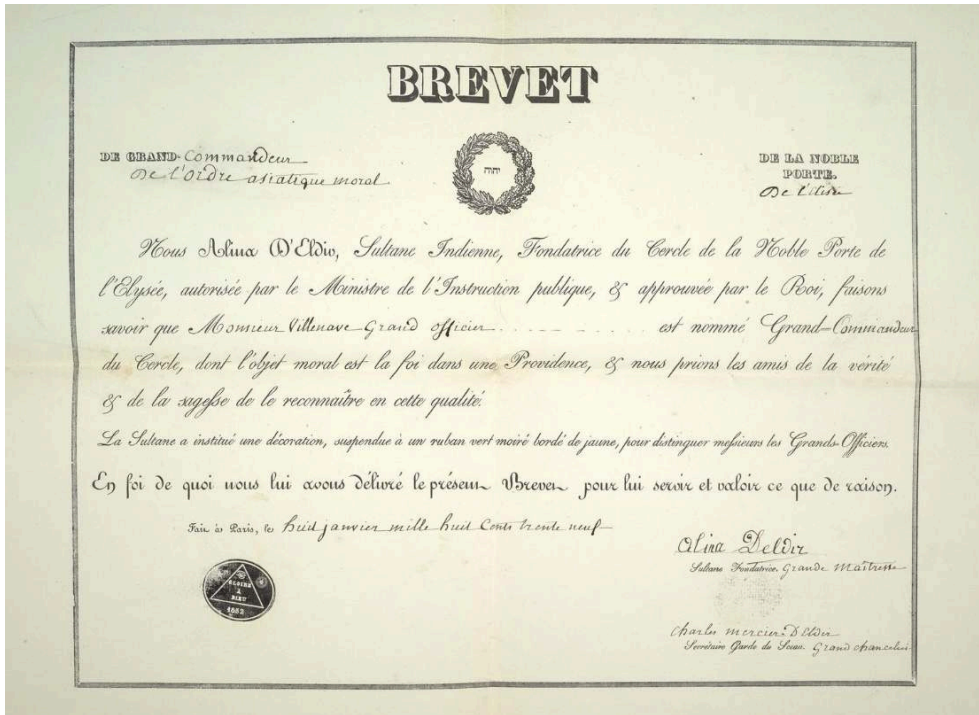
[Cette société] ne sera pas partie de la catégorie d'un ordre secret, mais les personnes y appartenant pourront être liées entre elles secrètement, on pourra même établir des signes et des mots afin que les membres seront maçons. La société dont serait le plus digne grand-maître [sic] devrait avoir des agents dans tous les pays, chargés de diriger les membres dans leur diocèse⁴⁹.

- 27 Les membres auraient diffusé les idées libérales à travers les ouvrages littéraires, financés par le comité central de la société, pour « mettre fin à la haine nationale nourrie par les hommes du pouvoir [et] établir la fraternité » parmi les peuples⁵⁰.
- 28 L'Ordre moral asiatique universel semble être la maturation de cette « Société libérale ». Le registre de l'ordre ne nous décrit pas dans le détail de quelle manière se déroulent les réunions, mais, néanmoins, on peut apprendre que les débats sur la littérature jouent un rôle très important au sein du groupe et le moment culminant de leurs rencontres est l'oraison tenue par Madame d'Eldir, qui peut être accompagnée par des hymnes à l'occasion des cérémonies les plus solennelles.

Une sage Prudence
Du Mal tire le Bien ;
L'Œil veille à l'existence
Du Cercle élyséen.
Que l'Orient sans voile
Annonce un beau matin,
Et découvre l'Étoile !
Qui préside au Destin⁵¹.

- 29 Les couplets des hymnes nous révèlent aussi que l'Ordre développe sa propre iconographie, composé par les emblèmes d'un œil, d'une étoile et du soleil. Comme l'a déjà relevé Auguste Viatte, Dieu est décrit par Alina d'Eldir comme un soleil d'une incommensurable étendue – une notion swedenborgienne qui fera fortune chez les magnétiseurs – composé de trois parties : essence, esprit et lumière⁵². Pourtant, cette iconographie change au fil du temps. Les brevets de l'Ordre qui nous sont parvenus montrent en tête un triangle contenant le mot *Divi*, au-dessous, un éléphant, errant dans un petit jardin, flanqué de deux lions rampants, avec la devise « Gloria in excelsis [sic] Deo – N'est noblesse que vertu » et, sur les bords, les mots « La Foi – La Charité – L'Espérance ». Dans *L'Argus des Théâtres*, Amédée Achard décrit les lions comme un tigre et un léopard et commente astucieusement à propos de ces choix bizarres : « Quels rapports mystérieux existent entre ces trois animaux et les trois vertus théologiques ? C'est ce que la princesse Alina Deldir n'explique pas. [...] Une imagination orientale peut seule rêver l'Espérance sous la forme d'un tigre, et la Charité sous les traits d'un éléphant »⁵³.

Figure 1. Brevet de Grand Commandeur appartenant à Villenave (1839)



© Princeton University, Firestone Library, carton B-001330, dossier « Materials related to the Ordre Asiatique de Morale Universelle », pièce 9

Figure 2. Brevet de Commandeur appartenant à Charles de Saint-Nexant (1850)



© Bibliothèque nationale de France, Nouvelles Acquisitions françaises, cote 21501, pièce 171

- 30 Toutefois, même bien cachée sous le bavardage littéraire et les fioritures exotiques, la politique n'a jamais disparu des préoccupations du groupe. En 1843, dans ses discours, la sultane fait l'éloge de Louis-Philippe et du ministre Guizot, tandis qu'en juin 1848 elle célèbre la répression de la révolte ouvrière par Louis-Eugène Cavaignac⁵⁴.

Je disais dans une réunion de personnes d'opinions différentes, je suis Royaliste : chacun se regarde surpris et croit connaître mon opinion. Bientôt je dis : je suis aussi Libérale, et je m'explique. J'aime sans doute la royauté, lorsqu'elle est dirigée par la justice, l'humanité et la générosité, car la générosité n'appartient qu'à la grandeur de l'âme. [...] J'estime aussi l'homme libéral, parce que tout tend à adoucir les peines de la servitude et du malheur : je rejette cependant, l'idée de l'égalité absolue, qui ne peut pas exister ; car la vertu, le talent, l'éducation ou la fortune, doivent distinguer l'homme qui, par sa haute position, ne peut être l'égal d'un autre que devant la loi⁵⁵.

- 31 La sympathie pour un roi qui règne, mais qui ne gouverne pas, évolue envers un bonapartisme qui transparaît dans sa correspondance personnelle. Un ami lui écrit le lendemain des élections du 1849 :

N'étant ni rouge ni réactionnaire, j'ai dû échouer dans deux départements où il y a eu exclusion systématique des républicains modérés ainsi que des bonapartistes. En vain ai-je dit aux réactionnaires de la Haute Vienne : pour rallier les masses il vous faut absolument déployer le drapeau bonapartiste et le tenir d'une main ferme. Ils n'ont pas voulu. Quel a été alors le résultat ? La nomination de sept rouges, dont 5 ardents socialistes⁵⁶.

- 32 Toutefois, ce sentiment philo-napoléonien devait susciter de vifs contrastes parmi les membres de l'Ordre. Lors de l'avant-dernière réunion du groupe, la sultane interdit à ses chevaliers de parler de politique dans sa maison et, au terme des réunions, ils doivent sortir l'un après l'autre afin d'éviter les altercations⁵⁷.

Au carrefour de la morale catholique et du magnétisme animal

- 33 Si la politique divise les opinions des membres de l'Ordre, ils sont néanmoins d'accord en ce qui concerne le haut enseignement qu'ils peuvent tirer par les *Méditations en prose par une dame indienne*, le premier ouvrage composé en français par une princesse de l'Hindoustan, publié en 1828⁵⁸. Les *Méditations en prose* ont, pour la plupart, la forme de l'allégorie ou sont écrites en forme de paraboles ressemblant à celles de l'Évangile. Elles ont comme but de suggérer aux membres comment se conduire moralement, en accord avec le message divin. Ces textes se révèlent d'une banalité théorétique désarmante, cachée sous un style alambiqué et typiquement romantique. Selon la sultane, l'âme ne vieillit jamais, puisque « comme un brillant, renfermé dans un coffre » conserve sa valeur et, une fois le coffre tombé en poussière, va « paraître le bijou dans tout son éclat »⁵⁹ ; la religion est « une vaste plaine d'eau transparente et perlée », où l'âme se repose⁶⁰ ; et la vie éternelle est comme « l'âme du fruit dans sa semence », le fruit peut se corrompre, mais « le noyau reprend une nouvelle existence, comme le corps de l'homme, en cessant de vivre, dégage l'âme de la matière pour exister éternellement »⁶¹.
- 34 À côté de ces exercices de style, on trouve des fragments plus intéressants contenant les descriptions des visions reçues par d'Eldir, qu'elle orne d'éléments poétiques

puisque, selon ses dires, le langage poétique est le « langage divin qui manifestait l'harmonie céleste de la Nature »⁶².

Un être surnaturel, couvert de draperies azurées, planait dans les airs, tenant une couronne d'une main, et une corne d'abondance de l'autre ; parvenu près de moi, il me dit de le suivre : je me vois aussitôt dans l'espace, soutenue par des nuages légers, d'où je contemplais le globe de la terre, qui paraissait dans une végétation admirable. [...] les mondes tournaient autour de moi, dans un ordre parfait, et mon âme, bercée de volupté, savourait avec délice tous les charmes de la création universelle. Je demandai si, comme plusieurs personnes le prétendent, nos âmes sont de la même essence que Dieu ; on me répondit : le parfum n'est pas la fleur⁶³.

- 35 Dans une autre méditation, la sultane suppose qu'elle voit son âme, sous la forme humaine, mais d'une substance éthérée, voyageant dans l'espace, s'arrêter sur les bords du Gange, se plonger trois fois dans ses ondes, et n'en sortir que pour savourer le parfum des fleurs⁶⁴. Le parfum et la fleur occupent une place importante dans les *Méditations en prose*. Alina d'Eldir utilise souvent cette comparaison pour décrire les rapports entre âme et corps, aussi bien que pour justifier sa capacité de déplacer son âme, en la détachant de la chair. Dans cet état, elle se plonge, ou prétend se plonger, dans des visions mystiques dans lesquelles elle reçoit des informations sur les vérités cachées aux autres membres du Cercle. Dans une lettre de 1832, le mari d'Alina reproche à Villenave de n'avoir pas initialement cru aux capacités prophétiques de sa femme, en les appelant « énigmes peu dignes d'être devinées » dans une recension des *Méditations en prose* parue dans la *Revue Encyclopédique*⁶⁵.

Par suite, d'un entretien avec M. le marquis de Fortia, où il a été question du vice-roi d'Égypte, je me suis souvenu qu'à l'époque où vous avez analysé [*sic*] les méditations d'Eldir, pour en faire un rapport, [...] vous avez dit que vous ne compreniez pas l'article sur l'Égypte. Si vous voulez vous donner la peine de l'examiner maintenant, vous y verriez la prédiction complète de toutes les victoires de ce guerrier, qui marche sur Constantinople⁶⁶.

- 36 Mercier fait référence à la vision d'un pays inconnu à d'Eldir, où « un guerrier magnifique [avec] un turban enrichi de panaches et de brillants », qui doit être identifié comme Ibrāhīm Pacha, conduit « une armée formidable en marche, [dont] les soldats sont forts et bien portants, la cavalerie nombreuse et brillante »⁶⁷.
- 37 D'après d'Eldir, ces visions sont possibles grâce à « l'harmonie de l'âme avec la nature », clé de ce qu'elle appelle la magie. Pourtant, on ne peut affirmer avec certitude que ces visions ont bien été reçues par la sultane en état de somnambulisme artificiel – elle ne revendiquera jamais ouvertement la faculté de lucidité somnambulique –, mais sa définition de la magie est presque la même que celle qu'elle fournit pour le magnétisme animal.

Le Magnétisme est dans toute la nature. Les zéphirs qui agitent le feuillage, l'air qui purifie l'atmosphère, l'influence des astres, le Soleil souriant dans les plaines azurées, l'équilibre et l'attraction qui sont les lois des mondes, les antipathies et les sympathies remarquées dans les trois règnes attestent des moyens et des effets universellement magnétiques⁶⁸.

- 38 Même dans le traitement de la Providence divine, nous pouvons percevoir un rappel des considérations qu'elle développe à propos du refus de croire au magnétisme animal.

La voix de Dieu est comme un cor de chasse qui se fait entendre à tous les chasseurs dans la plaine ; un sourd ne l'entend pas, mais il partage les sensations qu'il voit sur la troupe animée par le son du cor. L'homme qui refuse de croire à la Providence, est comme le sourd privé du sens le plus avantageux à son existence⁶⁹.

- 39 Le magnétisme animal est un moyen au travers duquel la Providence divine se manifeste, « loin de nuire aux idées religieuses », puisqu'il ramène toujours au spiritualisme⁷⁰. Il agit sur les âmes, qui vivifient les corps, en montrant ses effets dans le monde matériel ; les nier reviendrait à nier le plan providentiel dans les merveilles du Créateur.
- 40 Mais alors pourquoi cacher le magnétisme animal sous le nom de magie ? Il est très improbable qu'il s'agisse d'une confusion théorique ; au contraire, le choix du mot magie, au lieu de citer le magnétisme, vise un but très précis : ne pas nuire aux ventes des *Méditations en prose*. Fortia d'Urban a favorisé et soutenu économiquement la publication de l'ouvrage de la Sultane pour lui permettre de restaurer ses finances ; même après les jugements positifs de la Commission Husson à l'Académie de Médecine, le magnétisme est demeuré une question controversée. En dépeignant ses prédictions sous la forme de l'allégorie, elles peuvent devenir acceptables aussi pour un public sceptique lorsqu'il est question de juger le sujet.

Pratiques et usages d'une magnétiseuse

- 41 Cette réticence est mise de côté l'année suivante lors de la publication des *Méditations en prose*, lorsque d'Eldir déclare publiquement sa foi magnétiste dans l'ouvrage *La Vérité du magnétisme prouvée par des faits*. À cause de ses difficultés avec la langue française écrite, la femme confie à Villenave la tâche d'organiser sa correspondance avec les patients et d'exposer les cures qu'elle a effectuées pendant plusieurs années d'activité. En tant que curateur, Villenave décide de compléter l'œuvre, en mettant en annexe une notice biographique de Mesmer rédigée par Gence et Charles-Marie Pillet, que l'éditeur Louis-Gabriel Michaud s'est refusé de publier à l'occasion de la parution de la *Biographie universelle*. Gence commente que « malgré l'esprit purement historique et impartial de la Notice, elle heurtait l'opinion d'académiciens-rédacteurs influents, qui, par esprit de corps, repoussaient non seulement la doctrine, mais aussi les faits du magnétisme »⁷¹.
- 42 En présentant la magnétiseuse, Villenave insiste sur son esprit pieux et sa profonde religiosité, en remarquant que « cette dame recevait, dans sa société, des ecclésiastiques et plusieurs prélats ; elle participait, comme elle le fait encore, à toutes les œuvres de charité, visitait les pauvres et les malades, faisait les stations du Calvaire [et] allait du cabinet magnétique à l'église ». Villenave considère, au demeurant, que le magnétisme d'Eldir ne doit pas être comparé avec le mesmérisme ; des observations, nourries pendant trente ans, en ont changé la doctrine et ont fait connaître des phénomènes nouveaux. Cette doctrine est encore à découvrir et la sultane elle-même se refuse à donner formellement un traité théorique du magnétisme animal, en jugeant qu'elle ne peut éclaircir les autres sur une chose qui lui semble obscure. Dès son arrivée en France, « un instinct secret » l'a poussée « à poser la main sur l'être souffrant, dont la guérison s'opérait, plus ou moins subitement »⁷².
- Dans les longs orages de ma vie, je ne me suis occupée de magnétiser que parce qu'on venait réclamer mes soins, qu'on croyait mon action puissante et salutaire : tandis que moi-même, voyant que je guérissais, mais ignorant comment je guérissais, je n'avais foi que dans la puissance et dans la protection de Dieu⁷³.
- 43 De même que « la rosée vivifie toutes les plantes », le magnétisme animal est un « élément naturel conservateur » qui « domin[e] sur la terre »⁷⁴. Il s'agit d'action magnétique dans le cas du tournesol qui se tourne toujours vers le Soleil et il s'agit

aussi de magnétisme dans le cas de l'oiseau de proie planant dans le haut des airs, et dont l'œil fixé sur d'autres volatiles leur ôte l'usage des ailes et les plonge dans l'état magnétique⁷⁵. Une vision panthéiste de la nature intervient alors, où le magnétisme est « de même que la chaleur et la lumière, sources de la vie et de la fécondité, [...] une émanation du Créateur, un présent du ciel [puisque] le bien ne peut provenir que du bien »⁷⁶.

44 D'ailleurs, la pratique magnétique constitue un exercice de piété chrétienne. Alina sait d'où elle reçoit son pouvoir et, avant de magnétiser, elle ne manque point de demander à Dieu de lui accorder la force nécessaire pour accomplir la guérison, et lui rend grâce pareillement après le succès⁷⁷. En tant qu'exercice de piété, au demeurant, le magnétiseur a le devoir de soigner les « personnes de tout sexe et de tout âge, de pays divers, et appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles »⁷⁸. La liste des patients soignés par d'Eldir vient confirmer que la magnétiseuse est cohérente dans ses propos lorsqu'il s'agit de suivre cette ligne philanthropique. Parmi les 54 traitements rapportés entre 1814 et 1828, dont 30 concernent des femmes et 24 des hommes, la plupart ont été effectués sur des personnes des milieux modestes, qui se sont adressées à la magnétiseuse grâce au bouche-à-oreille de leurs amis ou connaissances.

45 Les cas issus de la noblesse sont limités à 13, tous liés au marquis de Puységur qui, de son vivant, établit des rapports professionnels avec la sultane et lui envoie les malades qu'il ne peut pas soigner. Il la dirige aussi en tant que maître quand elle a des doutes ou des craintes.

Voici deux conseils que je crois devoir vous donner : le premier, de ne pas employer deux heures d'attention et de contact avec votre nouveau malade, parce que l'action magnétique s'opère en peu de temps, parce que vous épuiseriez vos forces physiques, sans lesquelles notre âme, contrainte dans son enveloppe mortelle de céder à ses infirmités, ne peut développer son énergie. Quant à gagner des maux par les miasmes putrides, ou autrement, cela n'est jamais à craindre quand on les repousse par le magnétisme ; mais c'est encore pourquoi je vous recommande de rester peu de temps avec lui, parce que la fatigue vous exposerait⁷⁹.

46 Le marquis prévient également l'élève de ne pas être trop sûre d'elle et de ne pas garantir aux malades le succès des traitements. « C'est pour le magnétisme que je réclame cette précaution. Il ne faut pas que notre foi en lui puisse nuire à celle que nous désirons que d'autres y prennent »⁸⁰. Avec cet avis, le marquis touche un point sensible, puisque la sultane a été très réticente à admettre ses échecs. Même à l'occasion de la mort d'une jeune fille, elle fait signer au père de la malheureuse un document où il admet que sa fille est décédée à la suite d'un bain de pieds et de l'utilisation d'un baume médical administré à l'insu de la magnétiseuse⁸¹.

47 Du point de vue des pratiques, le procédé magnétique employé par d'Eldir suit essentiellement la pratique puységurienne. Entourée d'une odeur suave – la sultane prêche l'absolue nécessité de la propreté personnelle –, elle magnétise ses sujets, en les plongeant dans un état de conscience proche du sommeil, à travers l'imposition des mains. Les personnes magnétisées peuvent parfois être capables de « lucidité somnambulique », c'est-à-dire de voir les maladies dans leurs corps, indiquer les remèdes nécessaires à leur guérison, prédire la durée de leurs maladies et connaître des choses éloignées dans le temps et dans l'espace. Ces pouvoirs étonnants peuvent se manifester aussi sur le plan physique. Par exemple, pendant le traitement d'une jeune paysanne presque aveugle nommée Marie-Louise Franquart, il est « sorti des yeux de

cette fille des étincelles dont l'électricité et la clarté ont été vues et entendues distinctement par plusieurs personnes »⁸². Dans un autre cas, une fille voit sa tumeur se dissoudre « sous forme de glaires qui furent rendus par la bouche, sans efforts et sans douleur »⁸³. En absence de la magnétiseuse, l'action magnétique peut être renforcée par différents objets, dont d'Eldir a fait un usage personnel : son châle, son mouchoir ou son savon. Pougens est particulièrement impressionné par ces médicaments inhabituels. En 1831, quand le choléra-morbus fait rage, il demande à la magnétiseuse un vinaigre réparateur de son invention afin de prévenir la maladie⁸⁴.

- 48 Les guérisons opérées par d'Eldir se révèlent différentes par rapport à celles de magnétiseurs de sexe masculin, puisqu'elles mettent en relief une donnée nouvelle : l'attraction sexuelle qu'une femme magnétiseuse peut avoir sur les hommes. Un élément érotique détectable dans la pratique magnétique a été déjà signalé en 1784 par les commissaires de l'Académie des Sciences, mais ils ont dénoncé seulement la possibilité du magnétiseur d'abuser de ces « jeunes femmes vaporeuses »⁸⁵. Selon ses contemporains, même si elle n'est plus dans la fleur de la jeunesse, la sultane est d'un physique agréable et, au demeurant, ses portraits nous la montrent « avec de longs yeux très noirs et taillé en amande, un nez fin, une bouche mignonne [...] et un air modeste et digne »⁸⁶. Dans le compte-rendu d'un traitement opéré en 1815 sur Nicolas-François, baron Christophe (1770-1839), cette tension sexuelle se manifeste dans toute son ampleur. Le baron avait subi des blessures pendant la campagne de Russie et, après sa convalescence, ne dormait pas et avait des accès de colère fréquents.

Un battement de cœur m'avait saisi en entrant, mes nerfs s'agitaient : le pied de M.me d'Eldir pose sur le mien et calme sur-le-champ l'irritation. Cet effet prodigieux m'inspire la confiance : une odeur suave qui sortait des mains bienfaisantes de cette dame augmentait mon étonnement. Rentré chez moi, moins agité, mais toujours souffrant, je ne pus sommeiller qu'un instant pendant la nuit ; il me semblait toujours respirer l'odeur agréable et parfumée du magnétisme de M.me d'Eldir. Le jour suivant, j'ai senti le même battement de cœur, j'ai respiré le même parfum : mes nerfs se calmaient subitement sous l'action magnétique⁸⁷.

Figure 3. Portrait d'Alina d'Eldir



© Princeton University, Firestone Library, carton B-001330, dossier Alina d'Eldir Biographical Materials, pièce 5

- 49 Ce témoignage n'est pas isolé. Plusieurs patients, surtout des hommes, décrivent l'acte d'Eldir de poser son pied sur leur cuisse tandis que d'autres somnambules lucides lui déclament des poésies, où l'élément érotique est tout à fait manifeste lorsqu'ils sont dans cet état.

Ton corps n'est pas le seul que ton pouvoir conduit
 J'ai senti sur le mien descendre ton esprit
 La vertu de ton cœur dans l'air semble passée
 Je respire ton âme et je bois ta pensée⁸⁸.
 Il n'est que peu d'instant, la douleur la plus sombre
 Sur mon corps, sur mon âme allait s'appesantir.
 Je pénètre vers toi, je me sens tressaillir :
 La douleur s'enfuit comme une ombre⁸⁹.

- 50 En adoptant le rôle du soupirant, soumis à la volonté de son objet du désir, le somnambule peut révéler, même sublimées, ses pulsions sous une forme socialement acceptable. D'ailleurs, ce processus comporte un déséquilibre dans le rapport de pouvoir qui s'établit entre la volonté du magnétisé et celle de la magnétiseuse et que la sultane étend au-delà du traitement consensuel. Elle raconte que, dans un salon qu'elle fréquentait, il lui a été présenté un officier du génie, grand détracteur du magnétisme. Ce jour-là, elle est de mauvaise humeur, mais, excitée par le désir de vaincre un homme dont le ton ironique lui déplait beaucoup : « je le regarde d'un œil sévère, et, levant la main sur sa tête, je lui dis ; vous n'êtes qu'un ver de terre ! Tout-à-coup l'officier du génie frissonne, balbutie, ferme l'œil et s'endort »⁹⁰. Il s'agit d'une prise de parole presque violente, qui est justifiée par la volonté de répandre le bien parmi les individus, mais qui néanmoins force les hommes à se plier devant sa puissance magnétique.

Un triste épilogue

- 51 À l'exception de deux articles parus dans les *Annales du Magnétisme animal* en 1816, l'œuvre d'Alina d'Eldir n'a laissé aucune trace dans le débat des magnétiseurs⁹¹. Pourtant, la sultane a effectué de nombreuses guérisons, elle a été en contact avec le marquis de Puységur, le découvreur du somnambulisme artificiel, et les *Méditations en prose* en étaient à sa troisième édition ; pourquoi n'a-t-elle pas été intégrée au panorama magnétiste florissant du XIX^e siècle ? Comment a-t-elle pu être ignorée par tous les magnétiseurs ? À notre avis, la raison de ce curieux silence peut être attribuée aux changements survenus dans le milieu des magnétiseurs à partir des années 1820, qui ont progressivement sapé la crédibilité d'Eldir, la conduisant à un isolement.
- 52 Dans les années 1810, se présentant comme une bienfaitrice désintéressée, dans le sillage de Puységur, d'Eldir n'a pas eu de peine à se faire sa place, l'exercice du magnétisme animal ayant trouvé refuge dans « des lieux hétérogènes entre science mondaine et spectaculaire [...] et science pratique et philanthropique »⁹². Cependant, au cours des années 1820, un nombre croissant de médecins se rallient à la cause du magnétisme, permettant son introduction dans les hôpitaux. En conséquence, les comptes-rendus médicaux et les considérations physiologiques deviennent un élément central du débat sur les phénomènes magnétiques ; comme le déclare *L'Hermès*, le principal périodique magnétiste de l'époque, il est nécessaire d'interpréter ces phénomènes à la lumière des « travaux que des médecins distingués et des savans du premier mérite ont entrepris dans presque tous les pays de l'Europe »⁹³. N'ayant pas les atouts nécessaires pour contribuer au débat, d'Eldir est reléguée à un type de magnétisme dépassé, qui prolonge l'expérience des salons du XVIII^e siècle ; la mort des deux chefs de file du mouvement magnétiste qui l'ont connue et appréciée – le marquis de Puységur (1825) et Joseph Philippe François Deleuze (1753-1835) – met la sultane de plus en plus en marge du champ des magnétiseurs.
- 53 D'un côté, la condition féminine d'Eldir, son identité de magnétiseuse et très probablement de somnambule sans magnétiseur, la place dans une situation suspecte aux yeux des autres partisans du magnétisme. Le grand succès public de la pratique magnétique pendant les années 1840 coïncide avec l'affirmation du couple magnétiseur-somnambule et, comme l'explique Henri Delaage, grand connaisseur du monde magnétique parisien, afin de s'accréditer auprès des « quartiers les plus riches et les plus aristocratiques », le duo doit nécessairement posséder deux caractéristiques : la jeunesse de la somnambule et une présence masculine charmante⁹⁴. Dépourvue des deux, d'Eldir est assimilée aux somnambules du peuple, contraintes d'opérer de manière indépendante. « Veilles femmes ridées », elles « s'endorment et se réveillent par l'intermédiaire de leurs clients, qui chassent le fluide qui assoupit leurs paupières en soufflant sur leur front avec une ferme volonté de dissiper cette étrange sommeil » ; souvent comparées aux sorcières, elles représentent le dernier espoir pour « les enfants malades et pour les ouvriers blessés », mais ne bénéficient d'aucun crédit⁹⁵. La composition sociale de la clientèle d'Eldir confirme ce rapprochement idéal. Bien qu'elle aime s'entourer de personnalités prestigieuses, elle travaille surtout dans les milieux populaires, où son souvenir persiste pendant la deuxième moitié du siècle⁹⁶.
- 54 De l'autre côté, habituée à être sur le devant de la scène, d'Eldir n'a aucun intérêt à rejoindre les sociétés magnétiques de Paris, où les femmes ne sont autorisées à parler

que dans l'état somnambulique⁹⁷. Il n'est donc pas étonnant que son nom n'apparaisse pas dans leurs registres ; ses paroles ne seront entendues qu'à la *Société du Mesmérisme de Paris* à l'occasion d'un toast pendant le banquet sociétaire en 1847, lorsqu'un certain Laporte emprunte les vers de la sultane, sans toutefois la mentionner, en raison de leur caractère « pittoresque et poétique »⁹⁸. Ignorée par les magnétiseurs français, elle cherche aussi à établir des relations avec le médecin anglais John Elliotson (1791-1868), fondateur de la London Mesmeric Infirmary⁹⁹. Elle lui fait remettre une copie de *La vérité du magnétisme* par William Henry Carmichael-Smyth (1780-1861), militaire de l'armée britannique et beau-père de William Makepiece Thackeray, le célèbre auteur des romans *Vanity Fair* et *The Luck of Barry Lindon*¹⁰⁰. Dans le livre envoyé à Elliotson, la sultane dénonce son isolement, en ajoutant de sa propre main : « On vera [*sic*] que j'ai ruiné mon mari pour faire ces guérisons, personne n'a été reconnaissant. Mon cœur souffre de mettre [*sic*] cela »¹⁰¹ !

- 55 Pour ne rien arranger, pendant les années 1840, l'Ordre moral asiatique universel perd ses membres les plus anciens et prestigieux et d'Eldir se trouve isolée aussi du beau monde parisien. La mort de Gence (1840) et de Fortia d'Urban (1843) privent la sultane de ses plus fidèles partisans tandis que Villenave semble prendre de la distance avec elle, désertant les réunions. L'âge des chevaliers est déterminant dans ce processus. Comme la sultane, la plupart d'entre eux sont désormais septuagénaires et peu de jeunes viennent gonfler leurs rangs ; de plus, ces nouvelles recrues sont surtout intéressées par le fait d'obtenir à bon compte un titre ronflant, comme le montrent les vicissitudes de Mélando ou de l'aventurier Guido Bennati (1827-1898)¹⁰². Toutefois, bien que malade d'un « catarrhe pulmonique chronique »¹⁰³, qui la contraint à de longues périodes repos et à être admise quelques fois dans une maison de santé, la sultane continue de présider les réunions de l'Ordre en déclamant ses discours jusqu'à la mort de son mari, survenue le 2 novembre 1849¹⁰⁴. Cet événement exacerbe la maladie et la plonge dans un profond abattement. Malgré la présence de quelques amis, elle déplore de n'avoir aucun « point de soutien sur cette terre » après la perte de son époux¹⁰⁵. Pendant les dernières réunions, son idée fixe est de trouver un protecteur, qui assume le rôle de Grand Chambellan, en promettant comme récompense une paire de pistolets¹⁰⁶.
- 56 Le désespoir la conduit à penser à sa mort et au fait que personne parmi ses parents n'aurait appris son décès en Inde. Les références à ses origines indiennes, réelles ou supposées, ont été déterminantes dans la construction du personnage de la sultane et dans l'obtention du crédit social dont elle bénéficie. Cependant, à la suite de la publication des *Méditations en prose*, ces références à l'Inde se font de plus en plus rares, ne subsistant que dans le nom du groupe et dans l'iconographie des brevets, et ne resurgissent que face à la peur de la mort. Dans les oraisons prononcées au sein de l'Ordre moral asiatique universel, au lieu de souligner son ascendance indienne, d'Eldir met l'accent sur son acceptation des épreuves que la vie lui a imposées et sur sa moralité pleinement catholique, capable d'inspirer pitié et compassion à ses chevaliers. Elle semble privilégier son statut de noble maudite par le destin, plutôt que son statut de noble indienne. Ce changement abrupt dans sa représentation de soi peut être le résultat du changement de perception de l'Inde au sein de la société française du XIX^e siècle. Élevé et influencé par le cosmopolitisme du siècle des Lumières, Fortia d'Urban a trouvé dans le style riche et exotique de la sultane une confirmation de tous les *topoi* relatifs au sous-continent indien ; comme lui-même l'a déclaré, d'Eldir a ramené en France la connaissance atavique de cette contrée : « c'est de l'Inde autrefois

que nous vint la sagesse ; nos fables, nos échecs, nos chiffres y sont nés »¹⁰⁷. À ses yeux, le tempérament de la sultane est la preuve tangible des thèses de Voltaire sur le caractère doux et patient des Indiens¹⁰⁸. Cependant, comme le montre la recension de Villenave, cette indophilie suscite une certaine perplexité, même parmi les membres de l'Ordre. En effet, l'attitude générale de bienveillance à l'égard du peuple indien manifestée par les élites intellectuelles du siècle des Lumières est désormais remplacée par une méfiance croissante ; les Indiens ont perdu la caractéristique de bonté innée et sont jugés indignes de confiance, ingrats et très superstitieux¹⁰⁹. Les origines d'Eldir deviennent ainsi une arme à double tranchant et elle semble renoncer à son rôle de porteuse de la culture indienne en Europe – après tout, elle a passé la majeure partie de sa vie en France en tant que catholique – préférant se présenter comme une princesse en disgrâce. En tout cas, la sultane n'hésite pas à recourir à sa prétendue naissance quand elle peut lui être utile. Encore en 1848, essayant de tisser une relation prestigieuse, d'Eldir décerne le titre de chevalier à l'émir Abdelkader (1808-1883), détenu au château de Pau, en raison de son courage et de sa rectitude morale. Elle lui envoie plusieurs lettres, au nom de la « solidarité entre Orientaux » en captivité dans un pays étranger, sans pourtant surmonter sa méfiance ; comme lui-même l'avoue à son traducteur, il n'arrive pas à comprendre les motivations qui poussent cette femme à lui écrire¹¹⁰.

- 57 Enfin, le 18 juin 1851, le sultanat d'Alina d'Eldir, qui s'étendait sur « les cœurs de ses amies, le dévouement de ses chevaliers, l'admiration et l'estime de tous ceux qui [avaient] eu le bonheur de la voir et de la connaître », touche à sa fin¹¹¹. Âgée de 89 ans, Alina meurt dans sa maison de la rue Ponthieu, sans héritiers, en laissant derrière elle un mobilier modeste ; ses archives sont confiées à l'Ordre moral asiatique universel qui pourtant ne survivra pas à la mort de sa fondatrice¹¹².

NOTES

1. Cornélie DE VASSE, *La belle Indienne, ou les aventures de la petite fille du Grand Mogol*, 2 volumes, Paris, Lepetit, An VI (1798).

2. Carrie F. KLAUS, « Une école des mœurs & de la morale : How the Wouters Sisters made English Theater French », *Palimpsestes*, n° 20, 2007, p. 79-96 ; Françoise GEVREY, « La baronne de Vasse, une femme des Lumières au carrefour des genres et des cultures », dans Laurence VANOFLEN (dir.), *Femmes et philosophie des Lumières. De l'imaginaire à la vie des idées*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 239-256.

3. Klaus et Gevrey ont considéré *La belle Indienne, ou les aventures de la petite fille du Grand Mogol* comme une traduction, sans pourtant indiquer l'ouvrage original. Au contraire, l'orientaliste Léon Féer (1830-1902), qui a été intrigué par les analogies entre l'histoire de Zoriada et celle d'Alina d'Eldir, a estimé qu'il s'agissait d'un roman original de la baronne de Vasse. Nous partageons cette dernière opinion. Voir Léon FÉER, « The Princess d'Eldir », *The Indian Magazine and Review*, n° 265, 1893, p. 36-41.

4. Batrijs VANACKER, « The Gender of Pseudotranslation in the Works of Marie-Jeanne Riccoboni, Mme Beccari and Cornélie Wouters », *Tusaaji. A Translation Review*, n° 6-1, p. 78-95.

5. Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (BnF dans la suite), fonds Nouvelles acquisitions françaises (NAF dans la suite), cote 21501 – Correspondance de la sultane indienne Alina d'Eldir [Mme Charles Mercier] et documents divers. XIX^e siècle (dans la suite cote 21501).
6. Manuscript Division of the University of Princeton (dans la suite UP), Firestone Library (FL dans la suite), carton B-001330, Mathieu-Guillaume-Thérèse Villenave's Collection on Alina d'Eldir, 1829-1959 (dans la suite carton B-001330).
7. Nicole EDELMAN, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995. Voir aussi Marina CAFFIERO, « La profetessa e la politica. Suzette Labrousse e la rivoluzione al femminile », dans ID., *La repubblica nella città del papa, Roma 1798*, Rome, Donzelli, 2005, p. 141-177 et Francisco Javier Ramón SOLANS, « Être immortel à Paris. Violence et prophétie durant la Révolution française », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 71, n° 2, 2016, p. 347-378.
8. Arthur de MARSY, « L'ordre asiatique de morale universelle », *Revue belge de numismatique*, n° 40, 1884, p. 263-274 ; G. C., « The Princess d'Eldir, Princesse Indienne », *The Indian Magazine and Review*, n° 263, 1892, p. 553-559 ; Léon FÉER, « The Princess d'Eldir », art. cité ; « The strange story of an Indian Princess », *Chambers' Journal of Popular Literature, Science and Arts*, n° 71, 1894, p. 29-31.
9. BnF, NAF, cote 21501, pièce 140 – Précis historique de l'existence de Madame d'Eldir, née dans l'Indoustan, enlevée à sa famille dans son enfance pour être conduite à Paris.
10. Eugène-Adolphe PAESCHERS DE BISSON, « À Madame Alina d'Eldir, Sultane indienne », dans Alina d'Eldir, *Méditations en prose, par une dame indienne*, Paris, impr. veuve Porthmann, 1828, p. ix-xx.
11. Antonio de MELANO, *Notice historique sur la Princesse Louise Soldane Aldine Deldir, Sultane Indienne et sur la création de l'Ordre Impérial Asiatique*, s.l., s.n., s.d. Le document a été classifié comme un ouvrage imprimé, même s'il s'agit d'un manuscrit. On peut présumer qu'il a été rédigé après 1851, date à laquelle Alina d'Eldir mourut, et avant la fin de 1858.
12. Pour les comptes-rendus du procès, voir : « La noblesse de contrebande. La foire aux titres et aux généalogies », *Le Droit. Journal des tribunaux*, a. 22, n° 202, 26 août 1858 ; « La foire aux titres et aux décorations », *Le Droit. Journal des tribunaux*, a. 22, n° 211, 5 septembre 1858 ; « La foire aux décorations », *Le Droit. Journal des tribunaux*, a. 22, n° 233, 1^{er} octobre 1858 ; « La foire aux décorations », *Le Droit. Journal des tribunaux*, a. 22, n° 267, 11 novembre 1858.
13. *La Presse*, a. 22, n° 233, 5 septembre 1858, p. 3. Melano était connu dans l'Europe entière pour ses trafics. Voir « Allgemeine Correspondenz », *Akademische Monatschrift. Deutsche Universitäts-Zeitung*, n° 4, 1852, p. 348.
14. BnF, NAF, cote 21501, pièce 140.
15. Antonio de MELANO, *Notice historique...*, op. cit., f. 3-4.
16. *Ibid.*, f. 2.
17. *Ibid.*, f. 6-8. D'Eldir se souvient de la première rencontre avec la princesse de Lamballe, dans : Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, op. cit., p. 197-198.
18. A. PAESCHERS DE BISSON, *À Madame Alina d'Eldir...*, op. cit. ; Antonio de MELANO, *Notice historique...*, op. cit., f. 8-11.
19. Antonio de MELANO, *Notice historique...*, op. cit., f. 9.
20. A. PAESCHERS DE BISSON, *À Madame Alina d'Eldir...*, op. cit., p. xvii-xviii.
21. Archives généalogiques Andriveau, fonds Mariages à Paris (1613-1805). Ce document contraste avec la version de la femme qui dit avoir été mariée « dans la cathédrale de la ville de Saint-Quentin, à dix heures du soir ». Alina D'ELDIR, *64^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 1^{er} juin 1850*, Paris, impr. de Migneret, 1850, p. 3.
22. *Ibid.*

23. *Liste générale des pensionnaires de l'ancienne liste civile, avec l'indication sommaire des motifs de la concession de la pension*, Paris, Imprimerie Royale, 1833, p. 341. La suppression de la pension remonte à 1836. Cf. BnF, NAF, cote 21501, pièce 6 – Lettre d'Edouard Alletz au marquis de Fortia d'Urban, datée 6 novembre 1836 ; BnF, NAF, cote 21501, pièce 133 – Lettre du ministère de l'Intérieur à Alina d'Eldir, datée 8 décembre 1837.
24. Alina D'ELDIR, *Titres constatant la naissance dans l'Inde de la Sultane Alina d'Eldir*, Paris, impr. de J. B. Gros, 1846.
25. *Ibid.*, p. 2.
26. Ghulam Mohiy Ud-Din (?-1845), ou Ghulam Muhyi al-Din, est envoyé à Londres par Faiz Ali Kahn Bahadur dans le but de résoudre des importants contentieux financiers avec la Compagnie des Indes orientales. L'émissaire retourne en Inde en 1821, où il devient gouverneur de la province du Kashmir entre 1841 et 1845. Un compte-rendu de la mission de Mouhi-Oud-Din en Angleterre est dans l'ouvrage : Michael H. FISHER, *Counterflows to Colonialism. Indian Travellers and Settlers in Britain, 1600-1857*, Delhi, Permanent Black, 2004, p. 192-196. Voir aussi « Ghulam Mohiy Ud-Din, Shaikh », dans Harbans SINGH (dir.), *Encyclopedia of Sikhism*, volume 2, E-L, Patiala, Punjabi University Press, 1998, p. 72.
27. BnF, NAF, cote 21501, pièce 138 – Traduction de la lettre de Son Excellence Goolam-Mouhi-Oud-Din, Prince indien envoyé de Son Altesse Alli Kan Mahadoor Nabab, à la majesté Louis XVIII, roi de France et de Navarre, datée 28 décembre 1818. La lettre a été traduite et certifiée par George Philippe Auguste de Nerciat, ancien interprète d'ambassade en Perse. Pour l'original en arabe, cf. BnF, NAF 21501, pièces 121-124.
28. Trois années plus tard, la rencontre entre Alina d'Eldir et le cheik est mentionnée dans le *Journal des Débats politiques et littéraires*, 13 août 1822.
29. Alina D'ELDIR, *Titres constatant la naissance...*, *op. cit.*, p. 4.
30. A. PAESCHIERS DE BISSON, *À Madame Alina d'Eldir...*, *op. cit.*, p. xix.
31. Les lettres envoyées à l'ambassadeur anglais ont été vendues aux enchères par la maison Dominic Winter Auctioneers en 2020. Il n'est pas possible de les consulter, à l'exception des pièces photographiées et décrits pour la vente du lot. Voir Printed Books, Maps & Documents, including works from the Len Newton Cactus Library, Lot 31 : India. Three letters from foundling Indian princess Alina d'Eldir to Sir Charles Stuart, 1821, Dominic Winters Auctioneers, publié le 29 juillet 2020, <https://www.dominicwinter.co.uk/Auction/Lot/31-india-three-letters-from-foundling-indian-princess-alina-deldir-to-sir-charles-stuart-1821/?lot=359638&sd=1>
32. BnF, NAF, cote 21501, pièce 25 – Lettre à Alina d'Eldir, datée 24 juin 1824. Voir aussi BnF, NAF, cote 21501, pièce 23 – Extract of the Court Letter to the Hon. the Gov. in Council of Bombay, dated 27 June 1821.
33. Antonio de MELANO, *Notice historique sur la Princesse Louise Soldane Aldine Deldir*, *op. cit.*, f. 12.
34. Charles LEFEUVE, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison*, 2 volumes, Paris, Reinwald, 1875 ; François LOYER, *Paris XIX^e siècle. L'immeuble et la rue*, Paris, Hazan, 1987.
35. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme prouvée par des faits ; extrait des notes et papiers de Mme Alina d'Eldir, née dans l'Hindoustan*, Paris, chez l'auteur, 1829, p. 32-34.
36. UP, FL, carton B-001330, dossier Materials related to *La Vérité du Magnétisme*, pièce 1.
37. Étienne-François BAZOT, « Origines et progrès de la maçonnerie des Dames », *L'Univers maçonnique*, n° 1, 1837, p. 70-71 ; François MOREILLON, « Des femmes remarquables », *La chaîne d'union*, n° 67, 1/2014, p. 46-53.
38. Francisco Javier Ramón SOLANS, « Le mesmérisme à la rencontre de la prophétie. Le cercle de la duchesse de Bourbon », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 391, 1/2018, p. 153-175.
39. UP, FL, carton B-001330, dossier Letters from Charles Mercier d'Eldir to Villenave, 1829-1844, pièce 46.
40. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 31.

41. Henri GOURDON DE GENOUILLAC, *Dictionnaire historique des ordres de chevalerie créés chez les différents peuples : depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*, 2^e éd., Paris, Dentu, 1860, p. 17. Voir aussi Arthur DINAUX, *Les Sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes. Leur histoire et leurs travaux*, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1867, t. II, p. 70-72 et 369-371.
42. Alina D'ELDIR, 66^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 15 janvier 1851, Paris, impr. de Migneret, 1851.
43. Sur Gence et son engagement dans l'illuminisme, voir Robert AMADOU, *Deux amis de Saint-Martin : Gence et Gilbert ; œuvres commentées*, Paris, Documents martinistes, 1983.
44. Jean-Baptiste-Modeste GENCE, *Sur l'institution de l'Ordre moral asiatique universel, fondée en 1832, sous le nom de la Noble Porte de l'Élysée, par la Sultane indienne Alina d'Eldir*, Paris, impr. de L.-B. Thomassin, 1839, p. 4-6.
45. Arthur de MARSY, « L'ordre asiatique de morale universelle », art. cité, p. 267.
46. BnF, NAF, cote 21501, pièce 143 – Projet digne de notre siècle qui mérite le soutien de tous les amis de l'humanité.
47. Sur le rôle de la baronne de Krüdener dans l'élaboration de la Sainte Alliance, voir Auguste VIATTE, *Les sources occultes du romantisme : illuminisme, théosophie, 1770-1820*, t. I : *Le Prémantisme*, Genève, Slatkine reprints, 2009, p. 238-251.
48. BnF, NAF, cote 21501, pièce 143.
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*
51. Jean-Baptiste-Modeste GENCE, *Chant religieux composé pour les séances de la Société de la morale universelle*, Paris, impr. de L.-B. Thomassin, s.d.
52. Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, op. cit., p. 190. Voir aussi Auguste VIATTE, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Genève, Slatkine reprints, 2003, p. 13-32.
53. Amédée A CHARD, « Un nouvel ordre de chevalerie en France », *L'Argus des Théâtres*, 20 décembre 1850.
54. Alina D'ELDIR, 43^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 1^{er} août 1843, Paris, impr. de Migneret, 1843 ; Alina D'ELDIR, 59^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 25 août 1848, Paris, impr. de Migneret, 1848.
55. Alina D'ELDIR, 45^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 2 janvier 1844, Paris, impr. de Migneret, 1844.
56. BnF, NAF, cote 21501, pièce 100 – Lettre de Charles de Saint-Nexant à Alina d'Eldir, datée 29 mai 1849.
57. Alina D'ELDIR, 65^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et président le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 25 août 1850, Paris, impr. de Migneret, 1850.
58. Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, op. cit. Cet ouvrage existe en trois éditions : la première a été publiée par l'imprimerie de la veuve Porthmann, tandis que la deuxième a été publiée par Delauney et Dentu, avec un portrait de l'autrice. La troisième édition change de titre : *Méditations philologiques et morales*, Paris, chez l'auteur, 1835.
59. *Ibid.*, p. 48.
60. *Ibid.*, p. 43.
61. *Ibid.*, p. 180.
62. *Ibid.*, p. 157.
63. *Ibid.*, p. 130-131.

64. *Ibid.*, p. 55-56.
65. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, « Récension aux Méditations en prose, par une dame indienne (la sultane d'Eldir) », *Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans les sciences, les arts industriels, la littérature et les beaux-arts*, t. XXXVIII, avril-mai-juin 1828, p. 676-682.
66. UP, FL, carton B-001330, dossier Letters from Charles Mercier d'Eldir to Villenave, 1829-1844, pièce 17 – Lettre de Charles Mercier à Mathieu-Guillaume-Thérèse de Villenave (1832).
67. Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, *op. cit.*, p. 169-170.
68. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 82. Cf. Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, *op. cit.*, p. 5-6.
69. Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, *op. cit.*, p. 13.
70. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. viii.
71. Jean-Baptiste-Modeste GENCE, « Notice biographique sur Mesmer », dans Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 90.
72. Alina D'ELDIR, *60^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et présidente le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 2 janvier 1849*, Paris, impr. de Migneret, 1849, p. 2.
73. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 2.
74. Alina D'ELDIR, *60^e discours prononcé*, *op. cit.*, p. 3.
75. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 5.
76. *Ibid.*, p. 82.
77. *Ibid.*, p. 88.
78. *Ibid.*, p. iii.
79. *Ibid.*, p. 5.
80. *Ibid.*
81. *Ibid.* p. 45-48.
82. *Ibid.*, p. 25-26.
83. *Ibid.*, p. 34.
84. BnF, NAF, cote 21501, pièce 87 – Lettre de Charles Pougens à Alina d'Eldir, datée 9 novembre 1831. Voir aussi Alina D'ELDIR, *57^e discours prononcé par Mme Alina d'Eldir, sultane d'origine mogole, fondatrice et présidente le Cercle de l'Ordre asiatique de morale universelle. Séance du 15 novembre 1847*, Paris, impr. de Migneret, 1847.
85. Lindsay WILSON, *Women and Medicine in the French Enlightenment. The Debate over Maladies des Femmes*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1993.
86. Jacques CREPET, « La Sultane Alida d'Eldir », *Mercure de France*, a. 47, n° 910, 15 mai 1936, p. 219.
87. Mathieu-Guillaume-Thérèse VILLENAVE, *La Vérité du magnétisme...*, *op. cit.*, p. 9-10.
88. *Ibid.*, p. 44.
89. *Ibid.*, p. 89.
90. *Ibid.*, p. 80.
91. « Cure d'une maladie de poitrine », *Annales du Magnétisme animal*, n° 29, 1816, p. 193-197 ; « Traitemens », *Annales du Magnétisme animal*, n° 31, 1816, p. 3-5.
92. Jean-Luc CHAPPEY, « Puységur, le magnétisme et l'hypnose sous l'Empire », dans Bruno Belhoste et Nicole Edelman (dir.), *Mesmer et mesmérismes. Le magnétisme animal en contexte*, Montreuil, Omniscience, 2015, p. 100.
93. « Introduction », *L'Hermès, journal du magnétisme animal, par une société de médecins*, vol. 1, 1826, p. 8.
94. Henri DELAAGE, *Le monde occulte, ou Mystères du magnétisme dévoilés par le somnambulisme*, Paris, P. Lesigne, 1851, p. 36.
95. *Ibid.*, p. 28-29.

96. Dans un dossier conservé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, plusieurs variantes du nom Alina – Aldina, Aldine, Alida – figurent parmi les annonces publicitaires des voyantes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Cf. Bibliothèque historique de la ville de Paris, CP 4260, collection L'Esprit, « Somnambules, sorcières, mages de Paris ».
97. Il faudra attendre 1850 pour qu'une femme s'exprime ouvertement dans un banquet de la Société du Mesmérisme, et même alors, il s'agira d'un épisode sporadique. Voir « Fête de Mesmer – 116^e anniversaire, 5^e célébration », *Journal du Magnétisme, rédigé par une société de magnétiseurs et de médecins*, vol. 9, 1850, p. 285-288.
98. « Banquet », *Journal du Magnétisme, rédigé par une société de magnétiseurs et de médecins*, vol. 4, 1847, p. 126.
99. Richard HARTE, *Hypnotism and the Doctors*, vol. 2, Londres ; New York, Fowler & Co., 1903, p. 70-83; George ROSEN, « A strange chapter in the history of anesthesia », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 1, n° 4, October 1946, p. 527-550; Alison WINTER, *Mesmerized. Powers of Mind in Victorian Britain*, Chicago ; Londres, University of Chicago Press, 1998.
100. Au début de l'an 1850, Thackeray écrit à Miss Brookfield: « My dear Lady, Do you see how mad everybody is in the world? or is it not my own insanity? Yesterday when it became time to shut up my letter, I was going to tell you about my elders, who have got hold of a mad old Indian woman, who calls herself Aline Gultave d'origine Mogole, who is stark staring mad, and sees visions, works miracles, *que sais-je ?* The old fool is mad of sheer vanity, and yet fool as she is, my people actually believe in her, and I believe the old gentleman goes to her every day ». William Makepiece THACKERAY, *Letters of Thackeray to Mrs. Brookfield. Miscellaneous Essays, Sketches and Reviews, Drawing and Caricatures*, New York, Scribner and Son, 1911, p. 117.
101. Le livre envoyé à Elliotson est conservé aujourd'hui à la British Library. Cet exemplaire est intéressant, car il comporte également de nombreuses annotations en marge qui donnent les noms des personnes dont seules les initiales figurent dans l'ouvrage. Je remercie Dominique Clairembault pour cette précieuse indication.
102. Sur Guido Bennati, voir Irina PODGORNY, *Charlatanería y cultura científica en el siglo XIX*, Madrid, Catarata, 2015.
103. UP, FL, carton B-001330, dossier Letters from Charles Mercier d'Eldir to Villenave, 1829-1844, pièce 34 – Lettre de Charles Mercier à Mathieu-Guillaume-Thérèse de Villenave, datée octobre 1836.
104. Archives de Paris, État civil reconstitué (XVI^e-1859), série Décès, cote V3E/D, 43.
105. Alina D'ELDIR, 64^e discours..., *op. cit.*, p. 3.
106. Alina D'ELDIR, 65^e discours..., *op. cit.*
107. Agricol-Joseph FORTIA D'URBAN, « Préface », dans Alina D'ELDIR, *Méditations en prose...*, *op. cit.*, p. vii.
108. Sur les imaginaires de l'Inde en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir Massimiliano VAGHI, « Entre le pittoresque et l'érudition. L'idée de l'Inde en France (1760-1830) », *Annales historiques de la Révolution française*, 1/2014, p. 49-68.
109. D'après Massimiliano Vaghi, pour la plupart des Européens du XIX^e siècle, l'Inde est caractérisée de manière simpliste comme étant antithétique à l'Occident : « se l'Europa è Storia, Razionalità e Libertà, l'Asia, al contrario, è Tradizione, Superstizione e Dispotismo », Massimiliano VAGHI, *L'idea dell'India nell'Europa moderna (secoli XVII-XX)*, Mimesis, Milano-Udine, 2012, p. 109. Voir aussi Christine MAILLARD, *L'Inde vue d'Europe. Histoire d'une rencontre, 1750-1950*, Paris, Albin Michel, 2008.
110. Les lettres de l'émir sont reproduites dans : Antonio de MELANO, *Notice historique...*, *op. cit.*, f. 73-80.
111. BnF, NAF, cote 21501, pièce 19 – Lettre de Madame Carmichael-Smyth (née Anne Becher) à Alina d'Eldir.

112. Archives nationales de France (site de Paris), fonds Minutes et répertoires du notaire Auguste Henri Chatelain, 23 juin 1836-décembre 1861 (étude XV), cote MC/ET/XV/2097 : Succession, inventaire après décès, dossier Mme ou Mlle Deldir, Sultane du Grand-Mogol, dite Mercier, Louise Soldane Alina (princesse).

RÉSUMÉS

Cet article se propose de reconstruire la vie et la pensée d'Alina d'Eldir (vers 1762-1851), prétendue princesse indienne et magnétiseuse célèbre à Paris au milieu du XIX^e siècle. La notoriété d'Eldir a été favorisée par son amitié avec un certain nombre d'hommes cultivés, tels que le marquis Agricol-Joseph Fortia d'Urban (1756-1843) et Jean-Baptiste-Modeste Gence (1755-1840), qui fondèrent un groupe nommé *Cercle de la noble Porte de l'Élysée d'Eldir* et, dès 1835, *Ordre moral asiatique universel*. En outre, l'article s'interroge sur l'ouverture de l'*Ordre moral asiatique universel* aux pratiques magnétiques exercées par sa maîtresse, présentées dans l'ouvrage *La Vérité du magnétisme prouvée par des faits* (1829). En analysant les comptes-rendus des guérisons magnétiques effectuées par d'Eldir, l'essai met en évidence la composition de sa clientèle, les pratiques qu'elle utilisait et les modifications que le sexe du guérisseur pouvait apporter aux relations entre magnétiseur et magnétisé.

This article aims to reconstruct the life and thought of Alina d'Eldir (c. 1762-1851), an alleged Indian princess and celebrated magnetiser in Paris during the mid-nineteenth century. D'Eldir's notoriety was fostered by her friendship with several educated men, such as the Marquis Agricol-Joseph Fortia d'Urban (1756-1843) and Jean-Baptiste-Modeste Gence (1755-1840), who founded a group named *Cercle de la noble Porte de l'Élysée d'Eldir* and, from 1835, *Ordre moral asiatique universel*. Furthermore, the article questions the opening of the *Ordre moral asiatique universel* to the practice of animal magnetism exercised by its mistress, presented in the book *La Vérité du magnétisme prouvée par des faits* (1829). By analysing the accounts of mesmeric healings performed by d'Eldir, the essay highlights the composition of her clientele, the practices she used, and the modifications that the gender of the healer could bring to the relationship between magnetiser and magnetised person.

INDEX

Mots-clés : Magnétisme animal, Somnambulisme artificiel, Alina d'Eldir, Ordres de chevalerie, Genre

Keywords : animal magnetism, artificial somnambulism, Alina d'Eldir, orders of knighthood, Gender

AUTEUR

ANDREA CECI

École Pratique des Hautes Études, PSL

Università di Pisa -